

La Revue Canadienne publie un Album littéraire et musical, paraissant tous les mois, par livraisons de 32 pages de matières littéraires et 4 pages de musique. Les douze livraisons de l'année contiennent la matière de 10 volumes ordinaires.

ON S'ABONNE : A Montréal, AUX BUREAUX No. 15, RUE ST-VINCENT.

A Québec, CHEZ M. F. X. JULIEN, MAISON DE LA CORPORATION.

# La Revue Canadienne

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL, ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Education.

Industrie.

Progrès.

PARAISSENT LES MARDI ET VENDREDI

CONDITIONS D'ABONNEMENT : Les abonnements au Journal Canadienne sont payés d'avance. Les abonnements en France et en Belgique sont payés par trimestre. Les abonnements en Angleterre et en Amérique sont payés par semestre. Les abonnements en Espagne, en Portugal, en Italie, en Grèce, en Turquie, en Russie, en Chine, en Indes, en Australie, en Nouvelle-Zélande, en Afrique du Sud, en Amérique du Sud, en Chili, en Pérou, en Bolivie, en Argentine, en Brésil, en République Dominicaine, en Haïti, en République de Cuba, en République de Porto Rico, en République de Saint-Pierre et Miquelon, en République de Saint-Martin, en République de Saint-Eustache, en République de Saint-Barthélemy, en République de Saint-Nicolas, en République de Saint-Thomas, en République de Saint-John, en République de Saint-Vincent et des Grenadines, en République de la Barbade, en République de la Dominique, en République de la Guadeloupe, en République de la Martinique, en République de la Réunion, en République de la Mayotte, en République de la Réunion, en République de la Mayotte, en République de la Réunion, en République de la Mayotte.

feuilleton de la Revue Canadienne.

CONTEMPORAINS ILLUSTRÉS.

## SIR THOMAS MOORE.

(Suite et fin.)

La donnée même du poème n'est rien moins qu'orientale. Abdallah, roi de la Petite-Buchanie, ayant abdiqué en faveur de son fils Aliris, passe par Delhi, pour s'embarquer à Surat et se rendre au tombeau du prophète; il est reçu à Delhi par le puissant empereur Aurangzeb, avec une magnifique hospitalité, et lui demande, pour son fils, la main de la belle Lalla-Rookh, sa fille. Le mariage est conclu; la jeune princesse part avec une suite nombreuse pour se rendre auprès de son époux, sous la conduite du grand-chambellan Fadladeen, dont le métier est de critiquer toute chose, et qui représente la caricature de Jeffrey, de la Revue d'Edimbourg. Lalla-Rookh, qui commence à s'ennuyer des propos du grand-chambellan, apprend avec plaisir que, parmi les serviteurs envoyés au devant d'elle par son futur époux pour lui servir d'escorte, se trouve un jeune poète célèbre, qui a reçu l'autorisation d'entrer dans le pavillon de la princesse, si elle le désire, et de lui conter des histoires pour charmer l'ennui de la route; et elle s'empresse de l'appeler auprès d'elle. Fadladeen, qui, en sa qualité de critique, n'aime pas les poètes, froncé le sourcil; mais Lalla-Rookh insiste, et le beau Feramorz est introduit. Il porte une guitare destinée à couper agréablement ses récits par de la musique, et après avoir respectueusement salué la princesse, il la prévient avec modestie qu'il va lui conter l'histoire du Prophète voilé de Khorassan.

C'est ici que commence le premier des quatre poèmes qui composent le poème de Lalla-Rookh; ce qui précède est en prose, et chacun des récits de vers est séparé par une narration en prose, où l'auteur raconte les incidents du voyage, les impressions de Lalla-Rookh et de Feramorz, les perpétuelles critiques de Fadladeen. Après avoir récité le poème du Prophète voilé, Feramorz en récite un autre, intitulé le Paradis et la Péri; puis un troisième, les Adorateurs du feu; puis enfin un quatrième, la Lumière du harem; chacun de ces poèmes est d'un rythme différent.

A force de comparer la voix mélodieuse de Feramorz à la voix aigüe de Fadladeen, la princesse finit par se prendre d'un vif amour pour le beau poète; c'est avec une profonde terreur qu'elle voit arriver le terme de son voyage, et s'approcher le moment où elle deviendra l'épouse d'un autre que lui. Arrivé à Cachemire, Feramorz la quitte; et pâle, défaillante, elle se rend au palais d'Aliris, qui l'attend sur son trône. Elle entre dans l'appartement, la tête baissée; le roi va au-devant d'elle, et lui prend la main: elle lève les yeux, pousse un cri et s'évanouit. Aliris n'est autre que Feramorz lui-même, qui, sous ce nom supposé, a accompagné sa jeune fiancée depuis Delhi, voulant être son amant avant de devenir son époux. Jugez de la consternation du grand-chambellan Fadladeen.

Cette narration en prose, qui entrecoupe agréablement les poèmes, bien qu'elle soit d'un romanesque raffiné, malicieuse et fort occidentale, n'est pas la partie la moins intéressante. Quant aux quatre poèmes, très remarquables à tous égards, je ne puis les analyser ici en détail; je dirai seulement qu'en les soumettant aux appréciations de Fadladeen Moore a mis dans le portrait chargé de critique plus de conscience que n'en mettent ordinairement les poètes quand ils ont à parler des critiques, ces champions qui poussent aux pieds des grands chènes (1). Fadladeen est souvent absurde, c'est dans son rôle: cependant il ne l'est pas toujours. Ainsi, lorsque, vers la fin du voyage, resumant son opinion sur la valeur poétique de Feramorz, il compare ses poèmes à quelques planches minces et dorées, mises à flot sans lest ni gouvernail, et n'ayant pour cargaison que des parfums et des fleurs; quand il parle de la profusion de fleurs et d'oiseaux que le poète a toujours à son service, sans compter les rosées, les aurores, les soleils, les pierres, profusion dont l'effet est de donner à son style l'éclat chatoyant d'un parterre, moins l'harmonie des couleurs et la symétrie: quand il prétend que les chants de Feramorz ressemblent au bruit d'une volière plutôt qu'au ramage des oiseaux; cela est peut-être un peu sévère, mais cela n'est pas précisément dépourvu de sens, et on ne saurait trop louer la spirituelle bonne foi de Moore, exposant ainsi lui-même les objections que l'on peut faire à son poème.

Quelque temps après la publication de Lalla-Rookh, à la fin de 1817, Thomas Moore fit, en compagnie de son ami Rogers, un voyage à Paris, où il écrivit un nouvel ouvrage en vers satiriques intitulé la Famille Fudge à Paris, qui eut un succès égal à celui du Post-Bag. M. Fudge est un cockney de Londres, envoyé à Paris par Castlereagh pour lui servir d'espion, et qui adresse au ministre, sur l'état de la France, les rapports les plus ridicules; sa fille, cockney

fémmin, correspond également avec une de ses amies; ses observations sur la société, ses amours avec un Calicot à moustaches, qu'elle prend pour un colonel et qu'elle retrouve armé d'une demi-aune derrière un comptoir; tout cela compose un ensemble de plaisanteries caustiques, grotesques, amusantes. Peu de temps après, Moore, de retour à Londres, avec la flexibilité naturelle de son talent, publia la première livraison de ses Chants sacrés, imités de la Bible, en partie adaptés à la musique de Mozart, de Haydn, en partie mis en musique par lui-même. A la même époque, il donna une foule de ballades réunies dans ses poésies diverses, et dont il a composé lui-même les paroles et la musique. En 1820 il revint au genre satirique, à l'occasion du congrès d'Aix-la-Chapelle: il composa en argot de bozing une adresse de Tom Cröh au congrès, adressé dans laquelle le fameux boxeur propose aux souverains de vider leur querelle à sa manière. Un voyage en Italie, entrepris la même année avec lord John Russell, lui inspira ses Vers sur la route (Rhymes on the road), qui furent publiés plus tard.

C'est durant ce voyage qu'il alla visiter, à Venise, lord Byron qui lui fit cadeau de ses mémoires, et le chargea de les publier; nous reviendrons tout à l'heure sur cette affaire. Revenu à Londres, il repartit bientôt pour Paris, où il s'établit avec sa famille pendant près de trois ans, en attendant qu'une affaire d'argent très-fâcheuse, qui lui suscitait la mauvaise gestion de son remplaçant aux Bermudes, fût réglée. Par suite de cette gestion, dont il se trouvait responsable, plusieurs américains réclamaient de lui des créances s'élevant jusqu'à 150,000 francs. Ses amis lui avaient offert de lui avancer cette somme, mais il refusa leurs offres, préférant se libérer par le travail. Les créanciers ayant réduit leurs créances des cinq sixièmes, il les solda avec le produit des Amours des Anges (singulière association d'idées et de mots, mais le monde est ainsi fait) et des Fables pour la Sainte-Alliance, autre ouvrage satirique.

Le poème des Amours des Anges est tiré de la fautive traduction par les Septantes du sixième chapitre de la Genèse: "Et il arriva que les anges de Dieu virent les filles des hommes; et elles étaient belles, et ils s'unirent à toutes celles qu'ils choisirent." L'erreur des Septantes consiste à avoir traduit par le mot Anges de Dieu un mot qui signifie fils de Dieu. Moore, qui commençait déjà à incliner vers la dévotion, a soin d'insister sur cette erreur, afin de se laver de tout reproche de revêtir la sainte Ecriture de couleurs profanes, et afin de bien établir qu'il n'a choisi un tel fondement pour son poème que parce que ce fondement est une fiction non consacrée par l'Eglise.

Trois anges donc, exilés du ciel pour avoir aimé les filles des hommes, sont assis à l'écart sur le penchant d'une colline au coucher du soleil, et se racontent mutuellement l'aventure qui causa leur exil; et chacune de ces trois aventures compose un chapitre. On a dit avec raison, abstraction faite de la richesse de couleur inhérente à la poésie de Moore, que ces trois anges n'avaient guère d'angéliques que le nom et l'âge. Cela ressemble tout à fait au souvenir idéalisé de quelque causerie du soir, où Moore, Rogers peut-être, et Byron, se racontaient l'histoire de leurs amours plus ou moins angéliques: la différence de caractère attribué à chaque ange donne encore plus de force à une impression de ce genre.

En 1823, Moore publia les Vers sur la route, et des poésies mêlées; en 1824, les Mémoires du capitaine Rock, le Rob-Roy de l'Irlande; en 1825, une Vie de Sheridan, fort détaillée et fort remarquable; en 1827, son roman de l'Espion, commencé pendant son séjour à Paris, esquisse gracieuse, élégante, mais faible, du sujet si largement peint par Chateaubriant dans les Martyrs, la lutte du christianisme naissant et du paganisme expirant; en 1829, les Odes comiques sur les impôts, les céréales, les catholiques, etc., journal en vers sur les questions du jour; la même année, les Soirées en Grèce, production assez insignifiante; en 1831, la Vie de Fitzgerald, et, dans la même année, les Mémoires sur la vie de lord Byron, destinés à suppléer aux mémoires du poète lui-même, que Moore, d'accord avec la famille de Byron, avait jugé convenable de supprimer. Cette affaire donna lieu à beaucoup de débats; il paraît que les mémoires originaux avaient déjà été vendus au libraire Murray 40,000 francs, lorsque leur suppression fut résolue; Thomas Moore rendit les 50,000 francs, au libraire, et refusa, dit-il, d'accepter le remboursement de la somme par la famille; quant au fait de suppression, il a été l'objet d'une controverse assez vive, non-seulement en Angleterre, mais en Europe. A ceux qui le blâmaient, Moore a répondu qu'ayant reçu le manuscrit en don, ils s'étaient cru en droit d'en faire l'usage qu'ils sembleraient; à cela on a objecté que le manuscrit avait été donné pour être publié; mais, indépendamment des raisons de famille, Moore a allégué que la publication du manuscrit entier aurait été plus nuisible que favorable à la mémoire du poète; a-t-il eu tort, je ne veux point

trancher cette délicate question, dont la conscience du donataire et de l'ami est, ce me semble, le principal juge; mais, dans tous les cas, il me semble que le public, qui, dans sa gourmandise pour les révélations intimes, se prend frustre, n'a cependant pas trop à se plaindre de ce que Moore lui a été par ce que Moore lui a laissé. Depuis la quantité de soda-water chaque jour adsorbée jusqu'au quantum des amours si souvent renouvelés, rien ne manque, ce me semble, à l'agenda de lord Byron; que veut-on de plus? des détails d'alcôve dans toute leur nudité; c'est fort intéressant, j'en conviens, mais rien n'empêche le lecteur de suppléer par lui-même à ces détails-là: c'est le point par lequel les grands hommes ressemblent le plus aux simples mortels. En résumé, je ne me figure pas que les lacunes ménagées dans les mémoires de Byron soient une grande perte pour l'histoire.

En 1833, Moore, de plus en plus entraîné vers les questions religieuses, publia les Voyages d'un gentilhomme irlandais à la recherche d'une religion; en 1835, un nouvel écrit satirique dans le genre de la Famille Fudge; et enfin, dans la même année, une histoire d'Irlande que je n'ai pas eu le temps de lire, mais que l'on dit très-bonne. En 1842, après un troisième voyage à Paris, qui eut lieu en 1837, il fit en quelque sorte ses adieux à la scène littéraire par la publication de ses œuvres complètes, qui parurent à Londres en dix volumes, revus et augmentés par lui de préfaces et de notes. Depuis cette époque il vit paisiblement dans son domaine de Sloperon, dans le Wiltshire, près du château du marquis de Lansdown, son ami de quarante ans; et, sans cesse s'occupant de musique et de poésie, il donna aux pratiques religieuses la plus grande partie d'un temps consacré jadis à d'autres soins.

## NOUVELLES D'EUROPE.

ITALIE.—Les Autrichiens ont évacué la ville de Ferrare après une occupation de trois jours, et se sont retirés dans la citadelle. Il est certain que le cardinal Ferretti a protesté de la manière la plus énergique en présence des représentants des différentes puissances. Comme on lui faisait observer que cette protestation n'était pas conçue en style diplomatique. "C'est possible, reprit-il, mais elle est dans mon style, à moi." Les divers ambassadeurs (celui de Naples excepté, il fait cause commune avec le représentant de l'Autriche) ont approuvé la protestation, et l'ont, contre toute tentative d'invasion, l'appui de leurs gouvernements respectifs.

La fermeté déployée par le gouvernement pontifical en cette circonstance est un noble exemple pour les princes de la péninsule. Mais cet exemple est loin d'être partout suivi. Au lieu de tendre la main au pontife qui représente si dignement la cause de l'indépendance italienne, les princes de Lucques et de Modène tourment leurs regards vers l'Autriche. Pour obéir aux injonctions de cette puissance le duc de Modène, qui déjà cet hiver lui a livré deux fois du Pô près de l'importante forteresse de Brescello, le duc de Modène va, assure-t-on fortifier le pas de Carreto, dans l'Appennin, au-dessus de Fivizzano. La duchesse de Parme a déjà fait exécuter des travaux de ce genre, près de Berceto, sous la direction d'officiers envoyés par M. de Metternich. L'Autriche semble vouloir s'assurer d'une ligne de fortifications sur le sommet de l'Apennin.

Le sentiment de la nationalité se propage cependant avec une vive énergie, et partout le nom de Pie IX en est le symbole. A Locarno, le prix décerné au plus habile tireur, lors de la fête solennelle de cette ville, a été le portrait du pape; 6,000 concurrents étaient venus disputer ce prix: le portrait a été porté au milieu des rangs, et salué d'un bruit de mousqueterie.

Le pape se préoccupe des intérêts moraux en même temps que des intérêts politiques de l'Italie. Il vient de publier une encyclopédie pour la réforme des ordres religieux.

GRÈCE.—On écrit d'Athènes, 25 juillet: "L'ambassadeur britannique à Constantinople combat les efforts du cabinet Autrichien pour arranger le différent turco-grec aussi énergiquement que sir E. Lyons à Athènes. Les deux cabinets d'Athènes et de Constantinople avaient donné leur assentiment aux propositions du cabinet autrichien; mais lorsqu'il fallut agir, la Grèce tint sa parole; la Porte-Ottomane, au contraire, y manqua, sir E. Lyons savait tout ce qui se passait à Constantinople. Ainsi l'affaire n'est pas terminée. On dit même que M. Oustinoff, l'ambassadeur russe à Constantinople, est joint à l'ambassadeur britannique. M. de Titof reviendra incessamment de Naples à Constantinople, en passant par Athènes. Sa présence changera-t-elle quelque chose à la situation?"

GALLICIE.—EXÉCUTIONS CAPITALES.—On écrit de Lemberg, 31 juillet, au Correspondant de Nuremberg:

"Ce matin, à sept heures, Théophile Wisniowski et Joseph Kapuscinski ont été exécutés. On leur avait signifié leur sentence le 28, Wisniowski était accusé de haute trahison, et Joseph Kapuscinski était accusé d'avoir assassiné le bourgmestre Kaspar Marki. Depuis plusieurs jours, les fenêtres et les balcons des maisons des rues conduisant au lieu du supplice étaient garnies de spectateurs habillés en noir. La police changea la route, ce qui mit quelques désordres dans les rangs des curieux. Cependant l'affluence était immense. On regardait les condamnés comme des martyrs de la cause polonaise. Malgré la présence et la défense des soldats, on lançait des fleurs inondées de larmes dans les voitures des condamnés. Théophile Wisniowski, surtout, inspirait une sympathie générale. Kapuscinski avait une attitude moins imposante, mais il conserva son énergie jusqu'au dernier moment. Tandis que le premier mourait en prononçant ces mots: Dieu bénisse la Pologne! l'autre expirait en disant: N'oubliez pas d'effrayer par ma mort, elle n'est pas si terrible! En ce moment on entendit des gémissements et l'on vit couler des larmes parmi les assistants."

"P. S. Dans quelques jours, un prêtre sera exécuté. Il faut qu'avant de subir sa sentence il soit relevé des ordres par l'évêque de Tarnow. Ce prélat hésite, refuse même, mais on est convaincu qu'il sera forcé de céder."

—Les nouvelles du Maroc semblent indiquer un changement notable dans la situation des partis. Abd-el-Kader s'est rapproché de notre frontière, et une portion de sa cavalerie est retirée dans les montagnes de Beni-Snassen. Dans les circonstances actuelles, ce mouvement doit être considéré plutôt comme rétrograde vis-à-vis l'empereur du Maroc, irrité et déployant ses forces, qu'offensif par rapport à nous, qui ne lui offrons en ce moment aucune prise. En effet, nos colonnes de Tiemcem et de Nemours sont très fortes, celles de Lalla-Magharia et de Lebbon, très-suffisantes. Nous entrions dans le Rhamadan, qui n'est, en général, signalé par aucune tentative étendue d'insurrection. Enfin, toutes nos troupes sont calmes, non-seulement à l'Ouest, mais dans toute l'étendue de l'Algérie. Un seul fait affligeant, au milieu de cette paix universelle, vient d'être annoncé à Alger; c'est l'assassinat de Ben-Smni, un de nos aghas, dans les contrées kabyles nouvellement soumises. Cet événement ne paraît lié, en aucune manière, à des tentatives de révolte, ou le met sur le compte d'une haine particulière et d'une rivalité de famille très-envenimée, qui ne nous était point inconnue.

NOUVELLES AGRICOLES.—Le roi de Prusse vient de créer un ordre destiné exclusivement aux cultivateurs et aux personnes qui se distinguent dans l'agriculture. La décoration porte, d'un côté, l'effigie du roi de Prusse, de l'autre, cette légende: Pour le mérite agricole, entourée d'une couronne d'épis, de feuilles de signe et d'olivier. L'exergue porte le nom du destinataire. Il sera établi trois classes de cet ordre: or, argent et bronze. Le roi ne ménage le droit exclusif de la distribution de l'ordre de première classe. La deuxième et la troisième seront accordées aux cultivateurs présentés par l'Economia Collegium. La distribution aura lieu annuellement, à l'occasion des fêtes agricoles et des séances solennelles des sociétés d'agriculture de la monarchie prussienne.

—La Patrie assure que dans le dernier conseil des ministres, présidé par le Roi, le duc d'Almalé a été nommé gouverneur-général de l'Algérie, et que l'ordonnance va être immédiatement rendue publique.

—Depuis les quatorze dernières années le nombre des sinistres maritimes a diminué progressivement dans la flotte marchande anglaise. En 1835 et 1834, cette flotte se composait de 24,500 navires, et sa perte s'est élevée par an à 610 bâtiments et 1,550 hommes.

En 1841 et 1842, l'Angleterre avait 29,000 navires marchands, dont 611 et 1,050 hommes ont péri par an.

En 1846, sur 32,000 bâtiments, seulement 537 se sont perdus, et 949 hommes ont péri.

—On vient de publier une généalogie fort curieuse de la reine Victoria, qui descend en ligne directe, au septième degré, d'un gentilhomme du Poitou, Alexandre Dessemer, seigneur d'Olbreuse, et de Jacqueline Poussard du Vigan, sa femme. Éléonore, leur fille, née au château d'Olbreuse, commune d'Usséau, canton de Mauze, arrondissement de Niort (Deux-Sèvres), inspira la passion la plus vive à Georges-Guil-laume de Brunswick, duc de Lunébourg, qui l'épousa d'abord secrètement et reconnut ensuite publiquement son mariage lorsqu'elle eut été créée comtesse de Harbourg.

Sophie-Dorothee, fille du prince de Brunswick-Lunébourg, épousa le 21 novembre 1682, son cousin le duc de Brunswick, électeur de

Hanovre, depuis roi d'Angleterre sous le nom de Georges Ier.

—L'idée primitive de l'éthérisation appliquée aux abeilles, comme un moyen de pouvoir recueillir le miel qu'elles ont produit, sans les détruire, appartient à M. Delays, répétiteur à l'école vétérinaire de Bruxelles. Il s'était amusé à éthériser des bourdons, et il y avait constaté combien il est facile d'engourdir ces insectes en les soumettant aux inhalations d'éther sulfurique à l'état de vapeur. Il se souvint alors des petites considérables qu'on fait annuellement dans l'élevé des abeilles, par la destruction des essaims dont on veut retirer le miel, et il pensa naturellement à l'avantage que pourrait procurer l'éthérisation sous ce rapport. Depuis, des expériences nouvelles et concluantes ont été faites à Paris.

—Le choléra exerce toujours de grands ravages dans l'armée russe; il a enlevé le général-major Kowalewski et le colonel prince Orbelian. La maladie a diminué dans quelques détachements et a augmenté dans d'autres. On dit que le choléra s'est aussi déclaré dans les contrées de la montagne non soumises aux Russes. Mais suivant des nouvelles officielles de Tiflis, il n'est mort dans cette ville, à l'époque où le choléra sévissait avec le plus de violence, que six personnes par jour; du 11 au 24 juin, il est mort 67 individus. Tiflis compte 60,000 habitants.

—Une fermentation assez sensible se fait remarquer autour de l'Etna. Depuis un mois, la continuité de ce phénomène a engagé le gouvernement napolitain à nommer une commission de trois membres de l'Académie royale des sciences, pour aller étudier l'état actuel du volcan et faire son rapport. Cette commission est partie pour la Sicile vers la fin juin.

—Sa Majesté, le Prince Albert, le Prince de Galles, et la princesse royale se sont embarqués le 11 pour l'Ecosse. L'escadron royal se compose des bateaux à vapeur Victoria and Albert, Black Eagle, Undine, Garland, Fairy, et Scourge. Ce voyage durera, dit-on, environ cinq semaines.

On compte à Paris cent dix écoles communales élémentaires de garçons et de filles. La ville a créé cent dix prix, dont l'importance annuelle est d'environ 50,000 fr. pour récompenser, dans chacune de ces écoles, l'élève qui aura montré le plus d'aptitude. Ces cent dix prix qui consistent en cent dix brevets d'apprentissage, dont la durée est de trois années, sont décernés annuellement, à la suite du concours, par MM. les maires.

Au nombre des manifestations qui ont lieu en faveur du pape, la suivante est, sans contredit, une des plus curieuses: les juifs des différents états de l'Europe signent en ce moment une adresse au saint-père afin de le remercier de sa bienveillance pour les israélites qui résident dans les Etats-Romains. On sait que les juifs habitent, dans les villes d'Italie, un quartier spécial d'où ils ne peuvent sortir, et qu'on appelle le Ghetto. Le pape, surmontant un préjugé séculaire, a fait ce qu'aucun prince de l'Italie n'avait osé faire: il a autorisé les juifs à sortir de leur quartier pour aller habiter d'autres endroits; et en même temps, il les a affranchis de certaines mesures de police tout à fait vexatoires. Ces actes, si simples en eux-mêmes, ont été considérés, en Italie, comme très-importants, et c'est pour en remercier le pape que les israélites des différents états signent, en ce moment, une adresse.

MACON.—M. de Lamartine a donné un dîner de vingt-six couverts aux commissaires du banquet de Maçon. Il a terminé le repas par ces toasts: "A l'amitié de mes concitoyens de tous les partis!"

—Le Rev. Dr. Griffiths, évêque catholique romain de Londres, dont nous avons annoncé dernièrement la maladie, est mort jeudi dernier dans sa maison située dans Golden-square. Ce prélat emporte les regrets de tous ceux qui l'ont connu.

—Un relevé publié par l'ordre de la dernière chambre des communes sur la motion de M. Joseph Hunt, établit que le nombre total de punitions corporelles infligées dans la marine anglaise s'est élevé l'année dernière à 1077, le nombre total des coups d'ordonne a été de 32,366; en 1845, le chiffre des punitions avait été de 1079, celui des coups de 33,511.

On lit dans la Gazette de Londres du 15: "Dans un conseil tenu à Osborne-Houses, le 10 août, le parlement, qui devait se réunir le 21 septembre prochain, a été prorogé au 12 octobre prochain; les convocations des provinces de Cantorbéry et York sont prorogées du 22 septembre au 13 octobre."

—Un décret publié dans la Gazette de Madrid organise la nouvelle banque de Cadix. Le capital est de 100,000,000 de réaux, représenté par 50,000 actions de 2,000 réaux chacune.